ALINE CHARLEBOIS

Voyage d'enfer

FRISSONS[MD]

SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

ALINE CHARLEBOIS

Voyage d'enfer

Pour Rogix, mon complice

FRISSONS MD
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

Un mauvais départ

Nous sommes dans un terminus d'autocars. Beaucoup de choses nous paraissent étranges. Tellement de gens se déplacent. Entre les voyageurs, les travailleurs, les mendiants, les commerçants

et les musiciens ambulants, c'est étourdissant !

Papa nous accompagne. Il veut être certain qu'on ne se trompe pas d'autocar.

Ma petite sœur Marie est excitée. J'imagine que c'est normal. À huit ans, elle ne réalise pas que notre été est gâché. On est condamnés à passer un mois chez notre tante, sans amis. Ce sera l'ennui total ! À treize ans, Benjamin et moi, on préférerait passer les vacances dans notre ville.

De mon côté, je fais comme si tout allait bien, mais je me sens inquiète. C'est la première fois qu'on voyagera seuls, sans papa ni maman. Le trajet sera long. Plus de six heures de route nous attendent, avec un arrêt dans un restaurant qu'on ne connaît même pas. C'est tellement loin, La Malbaie !

Benjamin, mon jumeau, est nerveux, lui aussi. Il se balance d'une jambe à l'autre. Ses yeux se promènent partout. Ça doit

bien faire dix fois qu'il replace sa casquette.

On entend le moteur de l'autocar qui toussote comme un vieux matou malade. Benjamin, Marie et moi sommes maintenant dans la file. Pourquoi tante Rose n'habite-t-elle pas près de notre maison ?

Papa se tient près de nous. Il doit remettre au chauffeur l'autorisation qui nous permettra de voyager seuls, tous les trois.

Après avoir déposé nos valises dans le compartiment réservé aux bagages, on entre dans l'autocar. On est les premiers. Papa nous fait un dernier au revoir, puis il s'éloigne.

Ça y est. Cette fois, il est parti. Marie s'installe avec moi près de la fenêtre. On occupe les premiers sièges derrière celui du chauffeur. Mon frère s'assoit seul, de l'autre côté de la rangée.

J'observe chaque passager qui passe près de nous. Je cherche un visage rassurant

vers qui me tourner en cas de problème. À cette pensée, je ressens une pointe d'anxiété dans mon ventre.

Comme dans le métro, toutes sortes de gens montent à bord. Parmi eux, un homme attire mon attention. On dirait que ce voyageur se dissimule sous sa casquette et derrière ses lunettes de soleil. Il a l'air louche. Malgré la chaleur de ce début d'été, il porte une veste ! En plus, il joue sans cesse avec l'élastique

à son poignet, comme si quelque chose le rendait nerveux. Je constate que mon frère l'observe aussi. En se penchant vers moi, il chuchote :

— Anne-Sophie, tu ne trouves pas qu'il a l'air étrange ? On dirait qu'il cache quelque chose.

Déjà inquiète du départ de notre père, je fais signe à mon frère de se taire.

— On en parlera tout à l'heure, Ben. Je ne voudrais pas qu'il nous entende.

Je ne peux pas m'empêcher de jeter un autre coup d'œil à ce passager.

J'ai le sentiment que ce voyage nous réserve des surprises. Et pas forcément des bonnes.

Un restaurant inquiétant

Après environ trois heures, on s'arrête devant un restaurant de routiers. Dans le stationnement, il n'y a que des camions lourds. À la vue de ce casse-croûte, un frisson traverse mon corps.

L'immeuble aurait besoin d'une nouvelle couche de peinture. L'enseigne est brisée et pendouille au gré du vent. Je compte au moins cinq chats noirs fouillant dans des poubelles débordantes. Des corbeaux volent au-dessus de nos têtes, attendant leur repas. On se croirait dans un film d'horreur !

Par prudence, je prends la main de Marie. Benjamin nous suit. On choisit une table près d'une fenêtre. Mon frère

se remet à regarder furtivement autour de lui. Je sais qu'il est mal à l'aise.

Un sentiment étrange m'envahit. J'ai l'impression que tout peut arriver dans ce bâtiment. Même la musique qui sort des haut-parleurs me paraît inquiétante.

Au comptoir, je ne vois que des hommes costauds aux bras colorés de tatouages. Certains nous regardent avec un drôle d'air ou un sourire

en coin. Ça me donne la chair de poule.

Je remarque aussi que le chauffeur et le passager aux lunettes de soleil se font des signes… comme un code secret !

Je sursaute quand mon frère chuchote à mon oreille :

— Toi aussi, tu as remarqué que ces deux-là semblent se connaître, n'est-ce pas ?

Benjamin n'est pas mon jumeau pour rien. On ressent souvent les mêmes choses

aux mêmes moments. Il a dû parler tout bas pour ne pas effrayer Marie. Notre petite sœur ne semble rien remarquer de tout cela, ce qui me rassure. Je ne voudrais pas qu'elle nous fasse une crise en réclamant la présence de nos parents.

Au bout d'un moment, toutefois, elle commence à s'agiter sur la banquette.

— Anne-Sophie, c'est urgent !

Je sors de mes pensées. Je dois amener ma sœur

aux toilettes. Mon frère me lance un regard inquiet.

— Faites ça vite. Je ne voudrais pas rester seul trop longtemps.

Avant qu'on ne se lève, il attrape sa tablette électronique et se plonge dans l'un de ses jeux.

En me dirigeant vers les toilettes, j'essaie de ne pas penser à ma peur même si elle est très présente.

On n'a pas le choix de passer à côté des hommes tatoués

assis au comptoir.
Ils m'impressionnent.
Je marche vite, tête baissée, en tenant fermement la main de Marie. Dans mon empressement, près des toilettes, je fonce dans un individu. En fait, ma tête frappe ce qu'il reste de son bras. Ce dernier est coupé au-dessus du coude. C'est la première fois que je vois un moignon et ça m'effraie. Le regard de l'homme est fâché.

Sans hésiter, je pousse ma sœur dans les toilettes pour femmes. Alors qu'elle pénètre dans l'une des cabines, je monte la garde en regardant la porte d'entrée de cette salle. Je me sens prête à hurler si le manchot ose y entrer. Je m'encourage en me disant que, bientôt, nous retournerons dans l'autocar.

Au retour, je surprends notre chauffeur en conversation avec le passager aux lunettes de soleil. Ils se tiennent à l'écart,

loin des regards. Comme ils chuchotent, je n'entends pas ce qu'ils disent. Toutefois, je crains qu'ils ne préparent un mauvais coup.